

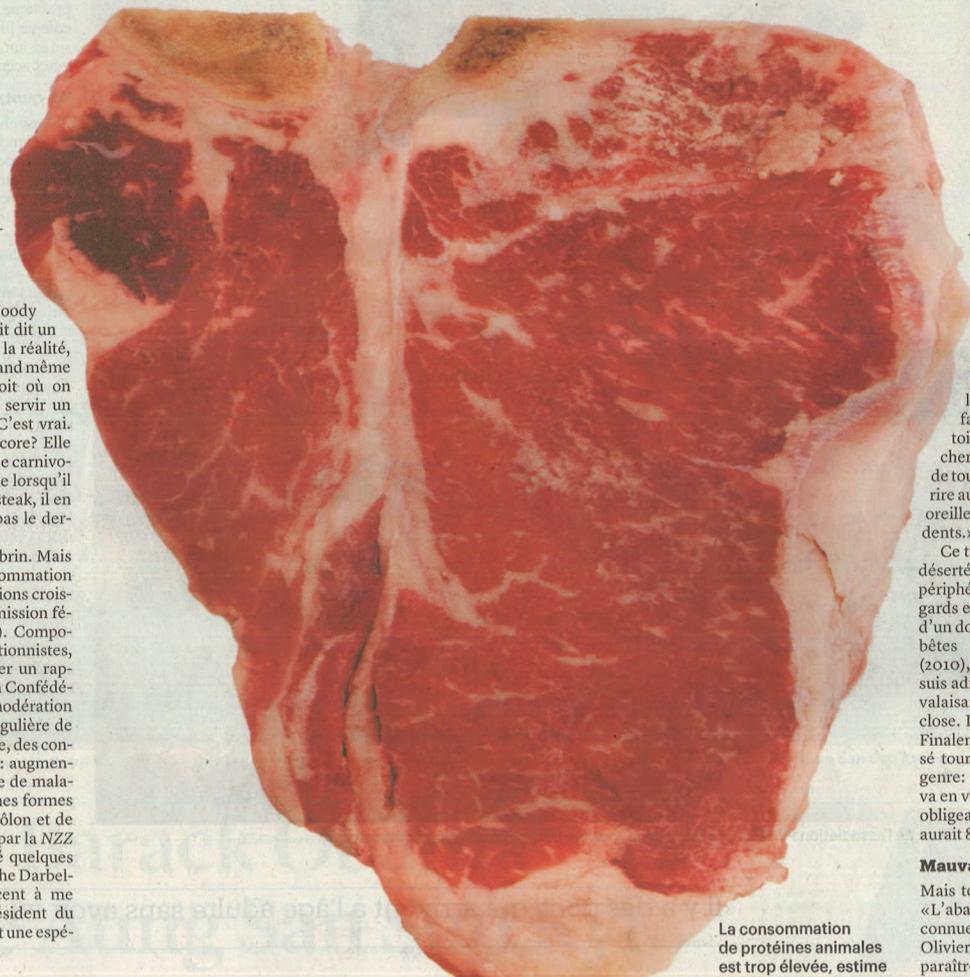
Michel Audétat

michel.audetat@lematin dimanche.ch

On pense à Woody Allen qui avait dit un jour: «Je hais la réalité, mais c'est quand même le seul endroit où on peut se faire servir un bon steak.» C'est vrai.

Mais pour combien de temps encore? Elle est finie l'époque de l'innocence: le carnivore n'a plus la conscience tranquille lorsqu'il se met à table. En attaquant son steak, il en vient à se demander si ce n'est pas le dernier.

Bon, d'accord, on exagère un brin. Mais il faut bien admettre que la consommation de viande est soumise à des pressions croissantes, comme celles de la Commission fédérale de l'alimentation (COFA). Composée d'experts (médecins, nutritionnistes, diététiciens), elle vient de rédiger un rapport dans lequel elle demande à la Confédération de nous inciter à plus de modération carnivore: «La consommation régulière de viande (...) peut avoir, à long terme, des conséquences négatives sur la santé: augmentation de la mortalité et du risque de maladies cardiovasculaires, de certaines formes de cancer comme le cancer du côlon et de diabète sucré de type 2.» Révélé par la *NZZ am Sonntag*, ce rapport a troublé quelques digestions, dont celle de Christophe Darbellay: «Les hygiénistes commencent à me casser les pieds, a lâché le président du PDC. Les enfants nés ce matin ont une espérance de vie de 103 ans...»



La consommation de protéines animales est trop élevée, estime

Avec l'industrie de la bidoche, c'est la planète qu'on assassine.

Ayant contre lui le médecin et l'écologiste, le carnivore impénitent se heurte aussi aux défenseurs de la cause animale. Car les mentalités évoluent. On ne connaît plus la tranquille indifférence de naguère au sort des bêtes promises à l'abattage. Dans ses souvenirs d'enfance, Marcel Pagnol évoquait l'abattoir municipal de Marseille où des bouchers couverts de sang trucidèrent au vu de tous: «La mise à mort du porc me faisait rire aux larmes parce qu'on les tirait par les oreilles, et qu'ils poussaient des cris stridents.»

Ce temps-là est révolu. Les abattoirs ont déserté les centres-villes. Ils ont fui vers les périphéries où la mort se donne loin des regards et a fortiori des caméras. Réalisatrice d'un documentaire montrant l'abattage des bêtes d'élevage, «Derrière les portes» (2010), Kate Amiguet en témoigne: «Je me suis adressée à tous les abattoirs vaudois et valaisans où je n'ai cessé de trouver porte close. Par mesure d'hygiène, me disait-on. Finalement, j'en ai trouvé un où on m'a laissé tourner pour des raisons curieuses. Du genre: «Elle veut voir du sang, eh bien elle va en voir!» Et c'est vrai que j'en ai vu: si on obligeait les gens à visiter un abattoir, il y aurait 80% de végétariens en Suisse...»

Mauvaise conscience

Mais tout est fait pour qu'on ne voie rien. «L'abattoir est l'une des dernières terres inconnues de nos démocraties», écrit Franz-Olivier Giesbert dans un livre qui vient de paraître (lire son interview p. 18). Au super-

Le bel avenir du légume

Cet émoi en rappelle un autre. Mi-septembre, la ville de Zurich a pris une mesure qui n'a pas fait non plus l'unanimité: réduire l'alimentation carnée dans ses cantines tout en développant les menus végétariens. Si certains se sont indignés que les autorités politiques prétendent dicter le contenu de leur assiette, d'autres ont applaudi. A Lucerne, Zoug, Bâle-Ville ou encore Genève, des écologistes ont déposé des requêtes analogues. Le légume a le vent en poupe.

Aux arguments sanitaires s'ajoutent ici des raisons environnementales. En 2009, l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) a publié un rapport dans lequel elle évaluait à 40% la part des terres agricoles consacrée à la production de viande. Et cette proportion ne cesse d'augmenter. Déforestation et surpâturage: la forêt amazonienne y succombe à un rythme d'enfer. Les ruminations de bovins toujours plus nombreux rejettent toujours plus de méthane dans l'atmosphère, accroissant du même coup l'effet de serre.

Adieu veaux, vaches, moutons, rôtis et entrecôtes...

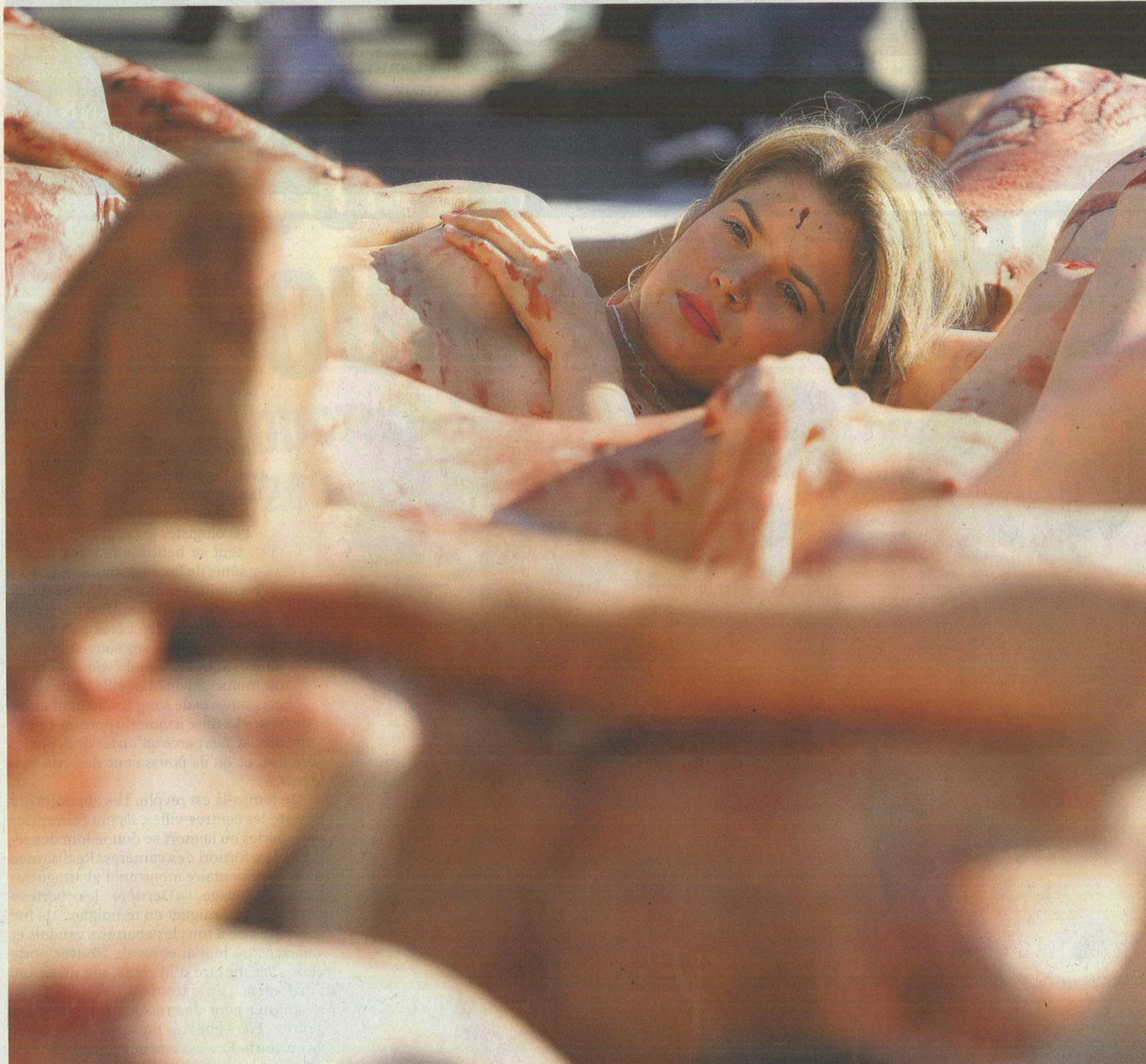
Alimentation La Commission fédérale de l'alimentation crée la polémique en voulant inciter les Suisses à manger moins de viande. Le steak a-t-il encore un avenir?

est trop élevée, estime la Commission fédérale de l'alimentation. Alamy

marché, on achète des morceaux de viande sous cellophane, géométriquement découpés, anonymes et abstraits. C'est le signe d'une mauvaise conscience. On sait, mais on n'a pas envie de savoir ce qui se passe derrière les murs de l'abattoir: rien ne doit rappeler la mise à mort de l'animal que l'on s'apprête à cuisiner.

Sociologue et professeur à la Haute Ecole de travail social (HETS), à Genève, Arnaud Frauenfelder souligne que les comportements alimentaires varient selon les catégories sociales: «Dans les milieux populaires, on a tendance à manger plus de viande. Avec une préférence pour les plats nutritifs, consistants, dont on dit qu'ils tiennent au ventre. Dans les catégories sociales à fort capital culturel, en revanche, on ne partage pas le même ethos culinaire. Et c'est surtout dans ces milieux que s'observe le souci de restreindre la consommation carnée. Or ce sont ces catégories dominantes qui imposent leur conception du corps légitime.»

Suite en page 18



n'est pas forcément aussi modéré. A l'inverse, dans les pays émergents, la demande est en forte hausse. En Chine. Au Brésil. Et même en Inde qui passait pour l'Eden du végétarisme. Accéder aux classes moyennes, de nos jours, c'est vouloir plus de viande dans son assiette.

Quand la terre comptera 9 milliards de bouches à nourrir, en 2050, autant dire demain, de tels appétits carnivores seront évidemment impossibles à satisfaire. Alors comment faire? Laisser le marché régler le problème à sa manière en mettant l'entrecôte au prix du caviar? Ou adopter des mesures autoritaires dont l'esprit démocratique s'accommode mal?

Un quota viande

Philosophe et professeur à la Faculté des géosciences et de l'environnement de l'Université de Lausanne (UNIL), Dominique Bourg admet que la question est épineuse: «En passer par des mesures autoritaires, ça ne marchera pas: ces questions alimentaires se situent trop dans le domaine de l'intime et des choix individuels. On ne peut résoudre ce problème qu'en demeurant dans un cadre démocratique où les gens seraient informés et comprendraient leur intérêt à manger moins de viande.»

Plus concrètement, Dominique Bourg imagine une solution possible: «On pourrait s'inspirer d'une mesure envisagée en Angleterre par le Ministère de l'environnement, en 2008, puis abandonnée. Il s'agissait d'une carte carbone, dotée d'une puce comme une carte bancaire, qui aurait réduit le quota carbone de son propriétaire à chaque achat de carburant ou de combustible. Une carte viande pourrait être conçue sur ce même principe. Bien sûr, ce n'est pas une idée qui soulève l'enthousiasme... Mais l'alternative est là: soit le système des prix qui favorise les riches et qui est donc injuste; soit un système de quota individuel qui assure la justice.»

Pour conjurer l'angoisse du dernier steak, certains comptent aussi sur l'essor de la viande artificielle (ou viande in vitro) qui s'élabore en éprouvettes. En août 2013, à Londres, un laboratoire hollandais a présenté le premier hamburger produit à partir de cellules souches de bovin. Il s'appelle le Frankenburger, mais il est encore loin de pouvoir concurrencer le McDo: son créateur a annoncé un prix de revient de 290 000 euros... ●

Autrement dit, elles sont à l'avant-garde. Il n'y a pas si longtemps, on raillait volontiers la cause animale comme un loisir de mémère à chats. Désormais, elle a ses stars: Paul McCartney, Madonna, Leonardo DiCaprio, Justin Bieber... Ses têtes pensantes: l'ethologue Boris Cyrulnik, la juriste Marcela Iacob, les philosophes Elisabeth de Fontenay, Michel Onfray... Mais aussi ses apôtres médiatiques du végétarisme comme le journaliste Aymeric Caron qui, chaque samedi soir, dans l'émission «On n'est pas couché» de Laurent Ruquier (France 2), fait œuvre de prosélytisme. En 2010, quand l'écrivain américain Jonathan Safran Foer a publié la traduction française de «Faut-il manger les animaux?» (L'Olivier), ce fut comme ailleurs dans le monde un immense succès de librairie. La cause animale a gagné ses lettres de noblesse culturelles.

Soumise à cette triple pression médicale, écologique et culturelle, la filière de la viande serait en droit de s'inquiéter. En Suisse, la tendance générale de ces dernières années est à la baisse de la consommation (- 3,4% en 2012 avec 51,7 kg par habitant), malgré une très légère reprise en 2013 (+ 0,4% avec 51,98 kg par habitant) selon les chiffres de l'interprofession Proviande.

Directeur de Proviande, Heinrich Bucher reste toutefois serein: «Nous ne nous attendons pas à une diminution importante pour les années à venir. En Suisse, nous avons affaire à des consommateurs bien informés. Ils savent que la viande indigène est d'un très haut niveau de qualité: elle est assujettie à des lois sur la protection animale parmi les plus exigeantes au monde et à des contrôles sévères de la production comme de la transformation. En outre, avec 52 kg de viande par habitant et par année, nous sommes loin du Danemark, du Portugal ou de l'Espagne où l'on en mange de 70 à 80 kg. Les Suisses ont déjà adopté la modération dans leur consommation.»

L'ennui, c'est que le reste du monde

«Si on obligeait les gens à visiter un abattoir, il y aurait au moins 80% de végétariens en Suisse...»

Kate Amiguet, réalisatrice du documentaire «Derrière les portes» (2010).

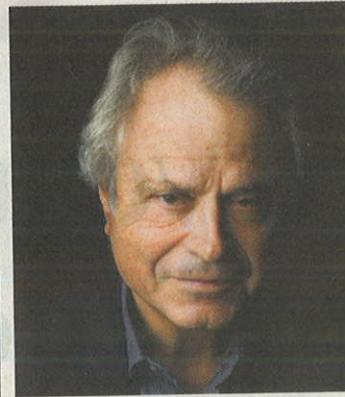
► Il a grandi parmi les animaux de la ferme et il en conserve un amour passionné pour ses sœurs et ses frères les bêtes. Le journaliste et écrivain Franz-Olivier Giesbert prend leur défense dans un livre à la fois pamphlétaire et tendre: «L'animal est une personne».

Pourquoi avoir consacré une part importante de votre livre aux conditions d'abattage des bêtes?

Parce que ces conditions sont devenues absolument épouvantables en France avec la généralisation de l'abattage rituel: casher, mais principalement hallal. J'ai assisté une fois à l'abattage rituel d'un bœuf qui a été égorgé à vif: c'était terrifiant! Aujourd'hui, notamment pour des raisons financières, on se retrouve devant une halalisation généralisée des abattoirs puisque près de 50% des bêtes sont tuées de cette façon en France. On a le sentiment que ce sont les salafistes qui font la loi. Une taxe de quelques centimes d'euro est d'ailleurs prélevée sur chaque kilo de viande hallal pour financer l'islam. Malgré la loi de 1905 qui décrète la séparation de l'Etat, les carnivores cotisent donc pour l'islam un steak sur deux.

Pourquoi s'intéresse-t-on si peu à ce qui se passe dans les abattoirs?

Il y a d'abord l'hypocrisie natu-



Franz-Olivier Giesbert. F. Dufour/AFP

relle de la société qui refuse de voir la mort, celle des animaux comme celle des hommes. Aujourd'hui, les abattoirs sont devenus des places fortes dans lesquelles il est plus difficile de pénétrer qu'à Fort Knox. Mais il est vrai qu'il y a aussi une mauvaise conscience qui ne donne pas envie de savoir. Cent fois, j'ai entendu des gens me dire: «Pourquoi tu t'intéresses à ça? Il y a des choses plus importantes...» On est dans le déni complet, ce qui est au demeurant une caractéristique très française. Ce déni est d'autant plus important que nous vivons dans des sociétés de plus en plus urbanisées et donc coupées de l'animal. Aujourd'hui, il y a des gens qui arrivent à l'âge adulte sans avoir jamais vu une vache.

Mais vous observez une évolution des mentalités.

En effet, quelque chose est en

train de changer dans les nouvelles générations, même si on connaît moins les bêtes: on sent une pression sociale de plus en plus forte en faveur du bien-être animal. Sans doute sous l'influence des religions orientales qui considèrent que nous appartenons tous, hommes et bêtes, au même monde du vivant. On rompt ainsi avec la vieille idée selon laquelle le monde ne serait fait que pour les humains. C'est ce que leur ont raconté les trois monothéistes: l'homme a été créé d'abord, la femme ensuite, puis les poissons pour qu'ils aient à manger...

La science ne joue-t-elle pas aussi un rôle décisif pour nous rapprocher des bêtes?

Oui, tout à fait. C'est d'ailleurs une chose qui me scandalise: comment peut-on se comporter si mal avec les animaux quand la science montre chaque jour davantage à quel point nous sommes proches d'eux? Aujourd'hui, on sait par exemple que le cochon possède une intelligence prodigieuse, très supérieure à celle du chien. Et je ne vous parle pas de cette perruche ondulée qui, dans les années 1990, maîtrisait 1700 mots! A cause du cartésianisme, on a longtemps nié la proximité de nos intelligences et de nos psychologies. Aujourd'hui, c'est devenu impossible: on sait que l'animal est capable d'empa-

thie, d'entraide, d'altruisme et même de rire.

L'animal a de l'humour?

Bien sûr! Le rire n'est pas du tout le propre de l'homme comme le pensait Bergson. Le singe rit, la chèvre rit, le rat rit... Ce sont des animaux qui jouent et qui adorent faire des blagues.

Vous êtes végétarien?

Oui, même s'il m'arrive encore de manger des sardines, des rougets ou un petit bout de poulet le dimanche. J'ai de l'admiration pour quelqu'un comme Aymeric Caron qui va au bout de ses idées. Moi, je suis un végétarien honnête qui ne va pas jusqu'au bout et qui ne s'en cache pas. Je suis donc mal placé pour donner des leçons. L'idée de mon livre n'est d'ailleurs pas de dire aux gens d'arrêter de manger de la viande. Je leur dis plutôt qu'il faut respecter les animaux et les aimer. J'ai voulu que mon livre soit un chant d'amour et un cri de colère pour qu'on cesse de maltraiter les bêtes. Je suis convaincu que le XXIe siècle sera le siècle de la cause animale ou ne sera pas.



A lire

«L'animal est une personne. Pour nos sœurs et frères les bêtes», Franz-Olivier Giesbert, Fayard, 190 p.